

Camille et Justine **Inédit**

Gerty Dambury

Numéro 28, automne 2000

Théâtres antillais et guyanais : perspectives actuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041440ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041440ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dambury, G. (2000). *Camille et Justine* : inédit. *L'Annuaire théâtral*, (28), 91–116.
<https://doi.org/10.7202/041440ar>

Tous droits réservés © Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET), 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Gerty Dambury

Camille et Justine

Inédit

LES PERSONNAGES

Lise, mère de Justine, 54 ans

Justine, une trentaine d'années

Fanny, sœur de Camille, la quarantaine

Camille, un peu plus de 30 ans, tailleur

La narratrice...

LE DÉCOR

Au départ, deux espaces...

L'atelier de Camille se trouve en bord de route. Quelques éléments disparates, des mannequins, des coupons de tissu...

L'intérieur de Lise et Justine. Simple, modeste, une armoire, peut-être une table à manger. Un fauteuil pour Lise (chaise longue ou à bascule).

Et puis l'atelier n'est plus visible. Seul demeure l'espace de Lise et Justine.

1. DANS LA RUE

LA NARRATRICE : Camille et Justine... Longtemps j'ai tourné autour de ces deux noms... Deux silhouettes se dessinaient ; entre eux, je percevais ce mélange d'irritation et d'affection qui caractérise les vieux couples. Elle, d'une exigence silencieuse, et lui, se répandant en phrases, imprécations, vœux, et finalement si peu rigoureux...

J'ai voulu imaginer le début de leur histoire...

Lui, sur le bord de la route, la regardant passer et murmurant

CAMILLE : Ne me fais pas mourir, dis-moi ton nom...

LA NARRATRICE : Elle, continuant sa route, indifférente, tandis que lui poursuit...

CAMILLE : Elle a des jambes, du jamais vu... un plaisir des jambes comme ça, un véritable investissement (*Il regarde ses jambes, maigres et fines*)... Oui... il faut savoir compenser ses manques... Je suis ses jambes à chaque carrefour, je les suis, c'est une obsession ! Si elle va à droite, c'est bon signe, nous serons plus longtemps seuls... Elle se rend à son travail, chez ce marchand de tissus libanais... Je peux la regarder de

loin, imaginer le tissu sur sa peau, le crissement du tissu sous ses doigts. Ce geste qu'elle a de lisser la toile entre le pouce et le majeur, je l'attends et quelquefois, il arrive juste au moment où j'y pense... Alors, j'éclate de rire.

OK, si elle va à gauche, c'est autre chose, elle rentre à la maison...

LA NARRATRICE : Il veut dire « chez elle », mais il aime jouer de cette confusion...

CAMILLE : Là, c'est autre chose. C'est à deux pas de mon atelier de couture, mais c'est un malheur... Rien ne nous sépare davantage que cette proximité... D'abord elle est comme enfermée là-haut et puis, voilà le hic, il y a sa mère...

LA NARRATRICE : Il oublie de parler de sa propre sœur... Ce sera souvent une cause de disputes entre eux... Après... plus tard...

CAMILLE : Sa mère qui ne me supporte pas, qui rêve sans doute d'autre chose pour sa fille et qui se plaint, se plaint sans cesse de souffrir... Mais de quoi peut-elle bien souffrir ?

2. JUSTINE, SUR LE MORNE, À SA PORTE. LA MÈRE À L'INTÉRIEUR...

JUSTINE : Mais oui, ma mère souffre vraiment... Une douleur que bien sûr personne ne peut imaginer, partager ou ressentir. Elle est là, sur son lit ou bien dans son fauteuil, et rien ne la soulage. Elle n'a que les moments de répit que la douleur, elle seule, choisit de lui accorder.

CAMILLE : Je ne m'approche pas trop... J'aperçois la mère à l'intérieur, les yeux rivés sur la rue, comme si sa vie en dépendait.

LISE : C'est ça même... Je suis en retrait de tout ce qui se passe à l'extérieur. Pour paysage je n'ai que cette pièce dont j'ai choisi chaque meuble, et qui aujourd'hui me lasse, me dégoûte même. Et je me dis souvent : la liberté de mouvement, c'est la vie même ! J' imagine que si j'étais enfermée dans le palace dont j'ai toujours rêvé, j'en viendrais à le détester pareillement... Une armoire, qu'est-ce que je n'aurais pas donné pour avoir une armoire dans le temps ! J'en avais assez de suspendre mes vêtements à un clou derrière une porte... Je rageais après ces robes qui finissaient toujours par terre et bloquaient la porte, l'empêchant de s'ouvrir... Aujourd'hui, de la masse sombre de cette armoire qui restreint l'entrée de la lumière dans ma chambre, je n'ai qu'une envie : en faire des bûchettes pour que les enfants apprennent à compter...

CAMILLE : Je ne suis jamais entré chez elle... mais j'imagine, à l'air triste de Justine, que ça ne doit pas être facile de vivre avec cette femme malade et aigrie.

JUSTINE : C'est vrai qu'à l'approche de la maison toute ma bonne humeur se gondole comme un carton trempé. Je sais bien qu'il me suit ce Camille. Et j'aime bien... Pourtant, je n'imagine pas qu'il puisse se passer quelque chose entre nous... Il parle trop fort... Ce n'est pas exactement un homme qui a de la classe... de la distinction... Mais j'aime assez l'idée que je plais à quelqu'un.

LISE : C'est banal, tout ça ! Je la regarde partir, et aussitôt il lui emboîte le pas. Je vois bien aux manières de Justine que ça ne lui déplaît pas... Voilà, je me dis, voilà, ma fille apprend à se contenter de peu... Faute de grives, on mange des merles, ça commence comme ça et puis on se retrouve à... Seigneur, quand je pense que bientôt je ne serai plus là pour la tenir un peu... Ouais, c'est ça, je la regarde partir avec un peu d'amertume... ou plutôt, nous les regardons partir. Sa sœur à lui aussi est sur le seuil de la porte, et elle m'a tout l'air de bouillir intérieurement...

3. FANNY, SUR LE SEUIL DE L'ATELIER...

FANNY : Tchip ! Regardez-moi ce grand kokofyolo baver sur les jambes de cette fille ! Il n'arrête pas : « Tu as vu ses jambes, Fanny ? Tu as vu ces qualités de belles jambes que la fille a ? » Et pour ça, je ne peux pas rivaliser avec elle, Camille et moi, on est de la même famille, on a le même héritage... Alors, est-ce que je me promène en robe qui dévoile le genou ? Bien sûr que non, je profite de la mode, je profite de la confusion des modes et j'aligne pantalons ou jupes longues, tandis que celle-là dévoile une cheville fine, un mollet bien pommé et des genoux harmonieux.

JUSTINE : Est-ce que de simples jambes peuvent déclencher une telle animosité ?

FANNY : Je n'arrive tout simplement pas à imaginer la vie sans mon frère... Je ne connais rien d'autre que les réveils à quelques pas de lui – enfin, à ses côtés, vu l'étroitesse de notre chambre... le café que je lui prépare, le travail ensemble, lui qui sifflote en taillant ses costumes et puis ses plaisanteries... Il est si drôle... Je me tais, et il existe pour moi... Je l'adore un peu plus chaque jour, pour ça, rien que pour ça...

LA NARRATRICE : Alors, elle le regarde partir, et le tableau est sous nos yeux... Justine qui virevolte, sautille vers son travail, soulagée du poids de sa mère, Camille qui lui emboîte le pas, la casquette sur le côté, Fanny gardant l'atelier, en furie, et la mère, pleine d'amertume, clouée à sa fenêtre, prisonnière de ses meubles.

4. ARRÊT...

JUSTINE : Entre nous, le silence.

CAMILLE : Bien sûr, pas question de paroles déplacées...

LISE : Et que personne ne vienne me parler de cela... en plus.

FANNY : Mon frère esquivait mes questions, je ne le reconnais pas...

LA NARRATRICE : Les choses auraient pu continuer longtemps de cette manière s'il n'y avait pas eu ces jours de pluie...

5.

FANNY : Il a fallu improviser très vite. L'eau montait à toute allure... Camille ! Les mannequins !

CAMILLE : Monte-les sur le comptoir, moi, je déplace les tissus.

FANNY : On n'y arrivera pas, on n'y arrivera pas !

CAMILLE : Tonnerre du sort, arrête de pleurnicher ! Déplace les mannequins. Non ! Couchés ! Évidemment, tu es trop petite pour les hisser sur le comptoir, fais-les basculer couchés, oui, comme ça !

FANNY : Mais d'où sort toute cette eau, Seigneur ? D'où sort toute cette eau sur un si petit pays ?

CAMILLE : Du ciel, ma fille, du ciel ! Malheureusement, les choses sont mal faites, le ciel est bien plus grand que le pays ! De l'eau, on peut en recevoir des milliards de mètres cubes, alors, ne te pose pas de questions et active !

FANNY : Même dans ces moments-là, il faut que tu plaisantes...

CAMILLE : Tiens ! les bobines de fil commencent à flotter... Il nous faudra une épuisette pour les récupérer !

JUSTINE : Je voyais bien qu'ils ne s'en sortaient pas... J'aurais bien voulu les aider, mais je devais rester avec ma mère... Depuis trois jours qu'il pleuvait, je n'avais pas mis le nez dehors... L'eau montait dans toute la ville et ma mère se plaignait du froid...

LISE : Ce mois de novembre sera notre fin...

JUSTINE : C'est juste un peu de pluie, maman...

LISE : Ah, c'est le déluge, ma fille, le déluge... Qu'est-ce que tu crois, il fallait bien que ça arrive un jour, avec tout ce qui se passe...

JUSTINE : Surtout, éviter de lui répondre sur ce terrain... On risquait de déclencher une litanie sur Armageddon, les apocalypses de saint Jean, saint Marc et autres... Juste un pas vers la fenêtre pour lui signifier que je n'écouterai pas ses jérémiades...

En bas, ils avaient tout tenté, l'eau rattrapait chacune de leurs constructions... Même la grosse table en bois lourd qui leur servait de comptoir a commencé à bouger... C'est à ce moment-là qu'il a levé les yeux vers moi et que j'ai eu l'audace de lui faire signe de venir se réfugier chez nous...

FANNY : Évidemment, je ne vais pas m'opposer à cela. Je ne tiens pas à mourir noyée par orgueil, mais j'aurais préféré m'abstenir.

CAMILLE : Je crois que tu n'as pas le choix, ma chère. Alors, embarque ce que tu peux et grimpons sur ce morne, en espérant que lui-même ne va pas dévaler dans le fleuve qui remplace notre rue...

JUSTINE : Ils se sont littéralement hissés jusqu'à nous... Venez, donnez-moi la main, je vais vous aider...

FANNY : Je vais être emportée par le courant !

CAMILLE : Lâche un peu de ce que tu as en main et accroche-toi !

FANNY : Mais je ne veux pas tout perdre... je ne veux pas tout perdre...

LA NARRATRICE : Pendant qu'ils se débattaient pour parvenir là-haut, on a vu partir des voitures, des troncs d'arbres arrachés... Lorsqu'un bœuf est passé à proximité de Camille, la tête émergée, les yeux pleins de terreur, tout s'est arrêté. Lise a regardé cette chose, Fanny a détourné la tête, Justine a fermé les yeux... La nuit a eu l'air de tomber brusquement...

6. SUR LE MORNE...

FANNY : Nous étions là, à nous sécher fébrilement sous le regard de la mère...

CAMILLE : C'était la première fois que nous nous trouvions si consciemment proches l'un de l'autre.

FANNY : Il y a eu un moment de gêne...

CAMILLE : Nous vous devons la vie, merci mes voisines.

LISE : Ah, mais entre voisins c'est la moindre des choses...

FANNY : Votre maison est petite, nous vous embarrassons...

LISE : Si elle est trop petite pour vous, le fleuve qui passe devant votre porte fera peut-être mieux l'affaire.

JUSTINE : Maman...

CAMILLE : Ma sœur ne pensait pas à mal, excusez-la...

LISE : Je n'ai jamais entendu qu'un crabe mesure la largeur de son trou avant de se réfugier lorsque le danger rôde... On n'entre pas chez les gens en leur faisant remarquer l'étroitesse de leur case et on se rince la bouche avant de parler à tort et à travers.

FANNY : Je n'étais pas venue pour me faire rabrouer.

LISE : Lorsque vous saurez rendre grâce pour le service rendu, vous aurez moins d'occasions d'être fouettée par ma langue.

FANNY : Eh bien je dis merci madame, merci pour l'aimable hospitalité, est-ce que ça suffira ?

CAMILLE : Fanny... Fanny, calme-toi...

LISE : Mmf.

JUSTINE : On ne peut pas dire que ça démarrait bien... Je sentais bien qu'elle nous méprisait... Franchement, elle y allait un peu fort, mais ma mère n'était pas obligée de se montrer si susceptible.

CAMILLE : Les mannequins gouttent sur le parquet, il faut les mettre ailleurs.

JUSTINE : À la cuisine. Le sol est en ciment, ça ne risque rien... Je vais vous aider.

FANNY : Non. Je le ferai avec lui. Où se trouve la cuisine ?

JUSTINE : Derrière. Vous ne pouvez pas la manquer....

7. INTIMITÉS...

LA NARRATRICE : Une douce mise en place... Un peu de gêne... quelques sourires... un peu d'agitation de la part de Justine pour faire montre d'hospitalité...

JUSTINE : Je vais vous préparer quelque chose de chaud.

LISE : Oui... Mieux vaut ne pas attraper froid. Justine, donne-lui une de mes robes pour qu'elle enlève ce vêtement mouillé. Quant à vous, mon pauvre ami...

JUSTINE : Je peux sécher sa chemise au fer à repasser.

LISE : Excellente idée, ma fille.

CAMILLE : Je me sentais gêné d'avoir à me déshabiller devant elle et qu'elle repasse ma chemise... Ça créait déjà une sorte d'intimité entre nous. Tout allait tellement vite... Quelques heures plus tôt, je ne connaissais que son prénom, le nom de famille de sa mère... Nous avions passé notre temps les uns à côté des autres, dans des rapports superficiels : « Bonjour, bonsoir, il fait chaud aujourd'hui » et cette sorte de choses, et puis, d'un coup, j'étais torse nu dans le salon, sous le regard de ces trois femmes...

FANNY : Mais il n'y a plus d'électricité ! Comment allez-vous faire ?

JUSTINE : Je fais cela à l'ancienne, je mets le fer au feu.

FANNY : Un fer électrique !

JUSTINE : Il suffit de mettre la flamme au plus doux...

FANNY : C'est une idée.

CAMILLE : Mais ça doit abîmer la résistance !

LISE : Ah mon vieux, débouya pa péché ! Il faut savoir s'adapter... Moi-même, j'ai une amie qui repasse à la cocotte-minute...

CAMILLE : Ah bon ? C'est quoi ça encore ?

LISE : Elle la remplit d'eau, la met au feu, laisse bouillir l'eau... Alors ça associe le poids et la chaleur et ça repasse très bien.

CAMILLE : Pour les manches, ça ne doit pas être très pratique...

JUSTINE : Ça, c'est le tailleur en vous qui parle...

LISE : Et qu'est-ce que tu sais des tailleurs ?

CAMILLE : Elle a raison... J'observe toujours la façon dont les gens portent leurs vêtements. On s'attache à des détails quand on est dans la profession. Moi, je déteste les chemises mal repassées – sauf en certaines circonstances, bien entendu... Écoutez... un jour, un type vient à l'atelier et je regarde sa chemise, des faux plis dans tous les sens, le col brouillé aux pointes. Je ne dis rien... Une deuxième fois, une troisième fois pareil... Un jour, il rapplique avec sa femme – elle voulait que je lui taille un costume. Je t'attrape le type et je dis : « C'est bizarre, chaque fois que j'ai vu mussieu, sa chemise était mal repassée. Je vais vous montrer comment faire... »

FANNY : Ah, je me rappelle cette histoire... J'ai eu tellement honte que je m'étonne que tu la racontes ici.

CAMILLE : Je lui enlève sa chemise. Il était là, torse nous, devant nous, devant sa femme...

FANNY : La pauvre, elle ne comprenait pas ce qui était en train de se passer !

CAMILLE : Tu parles ! Elle essayait de faire bonne figure... Bref, je prends cette fichue chemise, je l'étale sur ma planche, je sors ma jeannette et leur explique tout, le col, les manches, les deux pans de devant, le dos... Je repasse la chemise et j'ai un gars tout neuf. C'est que ça vous pose un homme, une chemise...

JUSTINE : Je crois que toutes les trois, nous l'avons regardé, ahuries, et à ce moment-là, tout a dû lui apparaître clairement... Le fait de raconter cet affront fait à une femme à trois autres femmes, et de se trouver soi-même torse nu, pas tout à fait « posé », selon ses propres termes...

CAMILLE : Il a fallu faire diversion, alors j'ai enchaîné... Vous connaissez celle du type au plastron ? Non ? C'était juste après l'esclavage. Eh, on plastronnait en habits neufs et propres. Pas question de se laisser à nouveau enfermer dans l'image du pauvre type sale, déchiré, rapiécé. Alors, voilà mon bougre qui se balade après la messe du dimanche, en veste et chemise blanche plissée devant... et guêtres.

LISE : Guêtres ?

CAMILLE : Guêtres. Et puis, le voici pris de malaise... Il n'avait pas mangé, sans doute. Il s'écroule. Tout le monde se précipite... On crie : « Enlevez-lui la veste pour qu'il respire ! tiré vès-la ! » Lui s'accroche à son veston : « Non, pas la veste, pa tiré vès-la mésyé ! » On finit par enlever la veste, et notre bonhomme se découvre à toute la ville, corps nu, dos nu, juste ces quarante centimètres de tissu plissé sous le veston fermé...

LISE : Ça faisait longtemps que je n'avais pas ri de si bon cœur !

JUSTINE : On a même oublié la violence de la pluie... Et si on se préparait quelque chose à manger ?

(Camille, Justine et Fanny préparent un repas, sans un bruit...)

8.

LISE : Ça avait tout l'air d'une bonne petite vie de famille, comme si j'avais eu trois enfants et que la maison était pleine de leur agitation. Je regardais faire. Je me sentais apaisée... Je regardais Justine s'agiter, pleine de gaieté, je crois... Peut-être que je pesais moins lourd sur ses épaules... Peut-être... Je me sentais moi-même plus légère... Étrange, hein ? Peut-être qu'on devient agressif par excès de culpabilité, bien plus qu'à cause de la douleur... Peut-être... Des choses nouvelles se révélaient à moi... Je n'avais pas connu de tels instants d'intimité avec des inconnus depuis le cyclone Inès, qui avait traîné à sa queue des pluies diluviennes... comme aujourd'hui... On était dans cette grande maison, un abri recommandé par la mairie. Tout le quartier et même des gens d'ailleurs, du Carénage, de Mortenol et de Vatable, même les arrogants de la Place de la Victoire avaient quitté leurs maisons à balcons et dentelles, par peur de la marée et des retours de vagues, tous étaient venus se réfugier là... On entendait le vent dehors, et cette pluie qui frappait violemment les murs... ça cinglait vraiment très fort... Et dans la lumière tremblotante des lampes, il y avait des instants de silence très intense comme s'il était sacré d'écouter la nature nous imposer sa loi... Et puis, quelqu'un devait avoir du mal avec cela... On comprenait à l'émotion dans sa voix que des pensées de terreur, la peur de ne pas se sortir de cette fureur des vents, l'avaient traversé et qu'il lui fallait vite rompre le silence, remettre les voix et les corps en mouvement.

(Explosion de bruits de vaisselle et de voix...)

LA NARRATRICE : *J'imagine que peut-être dans cet instant de grâce, Camille en profita pour se rapprocher de Justine... Ah ce Camille ! Léger, jouant les amoureux... L'était-il vraiment ?*

CAMILLE : Par deux fois il lui demanda sa main. Par deux fois, son rire en réponse. Il supplia... Alors, elle lui tourna le dos. Il est tombé de son rire, s'est éparpillé comme un fruit à pain blet, la chair jaune et molle. Il a perdu ses couleurs à son rire. Il avait préparé son tissu, voulait un costume bleu à fines rayures blanches. Rugueux. Non, légèrement râpeux. Juste ce qu'il faut pour une caresse rude à la joue de l'épouse. Là, qu'elle frotte sa joue contre son épaule. Il y mettrait des épaulettes pour paraître plus sûr, plus fier... Il rêvait d'un revers à l'ourlet... Deux doigts, pas davantage. Que le tissu soit bien libre et fluide. Il rêvait d'un gilet également. Avec un gousset. Il y plongerait les doigts, et pour lui indiquer l'écoulement du temps, il en sortirait de pleines poignées de lunes fécondes... toutes transparentes... Que reste-t-il à l'homme face au rire ?

JUSTINE : Quel est ce film-là ?

CAMILLE : Le nôtre...

JUSTINE : Des images... des images et du rêve.

CAMILLE : Vous n'aimez pas le rêve ?

JUSTINE : J'aime l'espoir, non l'illusion...

(Fanny se rapproche d'eux)

9.

JUSTINE : C'est drôle comment cette retraite forcée prend des allures de fête improvisée !

FANNY : Je n'oublie pas que notre pain quotidien est en train de sombrer... Je ne crois pas que nous ayons le loisir de jouer les naïfs...

CAMILLE : Ah, Fanny, tu as le don de mettre fin aux meilleures choses. Je finis par me demander si tu es douée pour la joie.

FANNY : Je ne pensais pas que mon caractère te pèserait tout d'un coup...

CAMILLE : Oh, tout d'un coup ! Écoutez-moi ça !

FANNY : Peut-être que de pouvoir me comparer à d'autres t'autorise à oublier que je ne suis pas que désagréable... Je suis également celle qui t'aide à faire fructifier ton petit commerce de faubourg...

LISE : Eh bien, eh bien, qui a la langue qui fouette actuellement ?

JUSTINE : Maman, je ne crois pas que nous devrions nous mêler...

LISE : Mais nous sommes en plein cœur de cette affaire, ma fille, en plein centre... On t'attaque directement...

CAMILLE : Attaquer... attaquer... est-ce que nous ne nous résumons pas à cela ? Lâcher du lest, se taire, attendre, patienter et puis, paf, un coup de patte, de lance, couteau ou fusil... Fanny nous a fait une belle démonstration de l'affaire... Félicitations, Fanny, je savais que j'avais raison d'être fier que tu sois ma sœur !

FANNY : J'aime ça... Oui, qu'est-ce que ça me plaît que tu m'injuries, que tu me couvres de honte parce que j'ai simplement rappelé à cette fille dont tu convoites les jambes que le temps n'était pas aux réjouissances malgré les apparences d'un repas en commun... Je tenais seulement à rappeler que juste en bas, en dessous de nous, si nous nous penchons un peu, nous apercevrons non seulement ce fleuve d'un gris tout neuf qui roule à grande hâte vers le centre de la ville, mais nous verrons également que nos chaises flottent, que nos matelas ont quitté les sommiers malgré leur poids d'eau, et que bientôt, il ne nous restera plus rien. Point final.

LISE : Bâton maréchal...

JUSTINE : Elle a raison... Elle n'a rien dit d'autre et je ne me sens pas blessée.

CAMILLE : À vous de voir... à vous de voir...

LISE : Ma fille tentait de canaliser quelque chose qu'elle ne parvenait pas à définir, ou peut-être qu'elle comprenait déjà ce qui se passait entre Camille et sa sœur et qu'elle ne voulait pas être tenue pour responsable... Mais comme on dit : « Ce qui est là pour toi, l'eau ne le charrie pas. » Il n'y avait aucun doute que les choses étaient amorcées et qu'elles iraient à leur terme... Mais pour l'instant l'intervention de Justine avait calmé la sœur et le frère.

CAMILLE : Je n'aime pas me sentir impuissant comme ça. Depuis des heures, je n'ai vu passer aucun secours. (*Il s'approche de la porte*) Regardez cela, des barques maintenant... Ils ont sorti leurs barques... Pas bête... Habiter en ville et prévoir une barque pour les jours de pluie. Si mon oncle Étienne m'entendait soupirer après un canot, il éclaterait de rire, moi qui ai quitté Pigeon pour ne pas finir pêcheur.

FANNY : Il a toujours été différent, notre Camille...

CAMILLE : Ah, ça va ! ne m'appelle pas comme ça... Et puis, ne me touche pas...

SILENCE

10.

LISE : Je ne sais pas mais... On est là... il fait presque nuit... la radio ne fonctionne pas... leur saleté de relais a encore dû tomber en panne... On ne tient pas à jouer aux cartes, ni aux dominos... Rien à faire, quoi... Moi, j'ai un répit... Est-ce que c'est parce que vous êtes là, je ne sais pas, mais je n'ai plus mal... alors, si on en profitait pour tout se dire, franchement ?

JUSTINE : Dire quoi, maman ?

LISE : Par exemple, que tu aimerais bien que je finisse par aller me faire manger par les petites bêtes... tu sais, les petits vers qui grouillent sous terre... Pas la peine de faire cette tête-là... Tu n'y penses pas tout le temps, je veux bien croire, mais ça doit bien te traverser l'esprit, ça doit même macérer un peu là-dedans...

JUSTINE : Le linge sale se lave en famille...

LISE : Où tu vois des étrangers, ma fille ? Qui ? Eux ? Mais enfin Justine, ce garçon se considère déjà comme ton futur époux, et sa sœur voit tellement en toi une belle-sœur qu'elle te déteste pleinement... Elle t'a attaquée à deux reprises... Est-ce que tu vas toujours reculer, Justine, reculer ? Allez, laisse exploser cette petite bourse de haine que tu caches bien au fond de toi. Essaie... ça fait du bien... Décidément, je t'ai mal éduquée, je ne t'ai pas appris comment donner naissance à des déflagrations.

JUSTINE : J'avais déjà à contenir les tiennes.

LISE : Bon début, Justine, bon début.

JUSTINE : Tu n'étais tout le temps que colère.

LISE : C'est ça... ça fait du bien... on donne naissance à quelque chose de vrai.

JUSTINE : Moi, j'ai appris à écouter, à me réfugier dans une autre pièce lorsque les vagues étaient trop fortes.

LISE : Continue, ma fille...

JUSTINE : Ah oui, je te détestais. J'avais peur, mais je te détestais. Et ça me donnait du courage. Je crois oui... tu suscitais en moi un va-et-vient de peur et de courage, tu ne sais pas ce que c'est toi. Tu n'es que courage, force, rage. Moi, j'appréciais ce passage de l'extrême faiblesse dans le corps que me donnait la peur, à la sensation de force et de puissance que la colère décuple...

LISE : Voyez-vous ça ! Du pur plaisir !

JUSTINE : Oui. Le plaisir. Le goût du cuivre sur la langue sous l'effet de la peur, et puis le picotement de la colère par tout le corps, comme si le sang cherchait à traverser les pores. Je te détestais quelquefois, souvent, et puis tu es tombée malade...

LISE : Laissons cela pour l'instant. Va jusqu'au bout de tes sentiments. Je te connais, tu cherches à t'échapper... Va, va...

CAMILLE : J'étais extrêmement gêné par cette scène... Fanny, elle, souriait... Lise menait le jeu de toutes les manières possibles...

FANNY : Je souriais... J'avais le sentiment de la voir nue sous mes yeux...

JUSTINE : Qu'est-ce que tu veux savoir ? Si j'ai voulu me débarrasser de toi ?

LISE : Non, non, non, ça, c'est trop habituel. Je veux que tu ailles au bout des sensations, pas de l'imagination. Des idées de meurtre, on en a tous, mais si peu souvent il nous est donné l'occasion de parler de cette jouissance-là, celle que tu commences à peine à décrire.

JUSTINE : Je te reconnais bien là... perverse...

LISE : Pas de jugement... ça bloque le flux de la parole... Va...

JUSTINE : Lorsque tu te mettais en colère, j'étais comme étourdie par l'angoisse. J'avais la tête qui flottait, je me sentais entre deux mouvements... prendre la fuite ou me rapetisser là, sous tes yeux. Et je crois bien que je me rapetissais, à l'intérieur... Quelque chose en moi se faisait infiniment petit au point de devenir intouchable... Mon corps et mon esprit semblaient d'un coup trop grands, comme un vêtement d'obèse flottant sur un corps de nain... Et cette toute petite part de Justine, ce rétrécissement extrême de mon être était protégé de tes coups.

LISE : Je ne t'ai jamais frappée.

JUSTINE : Non, mais les mots... ça aussi, Camille, c'est une arme. Dans tous les sens, elle utilisait cette arme contre moi. Dans la douceur même de ses mots – elle savait être douce avant sa maladie – se cachait un danger. L'espoir est un danger, n'est-ce pas ?... Imaginez ces mots très doux : « Ma petite fille chérie », on s'y accroche, on se dit : « C'est fini, c'est fini, c'est le temps de l'affection, pour toujours, pour toujours », mais les insultes, les mots très durs, très destructeurs se cachent encore derrière.

LISE : Adresse-toi à moi, directement à moi quand tu parles, s'il te plaît !

JUSTINE : Comme ça... oui, c'est ça... avec cette rudesse-là. Sec. Autoritaire... Tu veux entendre parler des sensations ?... Un mot, une phrase, ça creuse dans le cœur même. Ça vous attrape le cœur comme en pleine main, et sous le bras autour du sein gauche, et jusque dans la poitrine quelque chose s'affaiblit. Le sang résonne au bout des seins et dans le bras. C'est une sensation fugitive. Mais moi, je l'ai connue tellement souvent que c'est comme si elle était restée en moi durant des instants très, très longs. Et je ne t'ai pas décrit... au centre, ce que ça fait au centre même du corps, de part et d'autre de la colonne vertébrale, c'est un étau, une plaie à vif... Tu m'as nourrie de sensations profondes...

LISE : C'est tout ? Déjà ?

JUSTINE (*riant*) : Non, ce n'est pas fini... Il y a tes mots, et aussi tes silences... Ça, c'est autre chose... Tes silences ne sont jamais seulement des instants muets... On y sent encore de la colère...

LISE : De la rancœur...

JUSTINE : Ah ? Pas seulement... mais je comprends... c'est que tes rancœurs débouchent sur de la colère, toujours contre les autres... Dirigées contre toi-même, elles t'auraient déjà tuée...

LISE : Je me serais suicidée.

JUSTINE : Tu y as pensé. Mais tu disais que j'étais ta seule raison de vivre. Même de cela, tu me gardais rancœur.

CAMILLE : Arrêtez ça... arrêtez ça !

LISE : Allons, Camille, je vous la nettoie, je vous la laisserai neuve, toute neuve... Vous voulez ma fille, hein ? Mais quelqu'un d'autre m'a demandé sa main avant vous...

CAMILLE : Pourquoi dites-vous cela ?

LISE : Il va revenir, et je la lui donnerai...

CAMILLE : Je n'arrive pas à vous en vouloir.

LISE : Détestez-moi ! Ne me faites pas de bien.

JUSTINE : Ça va, Camille, j'aurai la force...

LISE : Bon sang, je la découvre enfin !

(La lumière baisse, Justine sort)

La nuit était tombée sans qu'on s'en aperçoive. Tout doucement, on s'était retrouvés dans le noir, et il y eut un moment de silence pendant que Justine allait chercher des lampes. J'étais à la fois époustoufflée et tout émoustillée par ce qui venait de se passer... comme si un couple avait fait l'amour sous mes yeux... J'avais moi aussi envie de dire....

CAMILLE : Et cette pluie qui n'arrête pas !

LISE : L'eau ne montera pas plus haut maintenant. Il suffit d'attendre que la pluie cesse, et tout redeviendra normal.

(Justine revient)

JUSTINE : Normal... j'aime le mot.

SILENCE

11.

LISE : Passez-moi cette radio que je voie si je capte quelque chose...

(Elle allume... musique forte et envahissante)

LISE, *passant d'une chaîne à l'autre* : Bacchanales, bacchanales... bacchanales en plein désastre... Est-ce qu'une catastrophe pourrait mettre fin aux bacchanales ? Dites-moi si quelque part on nous parle, nous qui sommes accrochés à notre paroi comme des oiseaux en péril à une branche... Est-ce que la musique pourrait se dire : « Ah, l'heure est grave, faisons-nous un peu discrète ! » Je rêve, hein ?

JUSTINE : Et qu'est-ce que tu voudrais qu'ils fassent ? Qu'ils sonnent le tocsin ou qu'ils diffusent de ces musiques réservées à la mort d'un pape ou d'un président ?

LISE : Je me rappelle la mort du bon Jean XXIII.

(Camille rit)

JUSTINE : Et Paul VI, et de Gaulle, et Pompidou pareil, des chants grégoriens en pagaille toute la sainte journée avec de temps en temps l'annonce solennelle : « Le Président de la République est mort... »

CAMILLE : Et le commentaire de la cérémonie... Drames et chuchotements...

JUSTINE : Je ne me souviens pas d'une seule fois où quelqu'un de par ici aura bénéficié de ce traitement particulier...

LISE : Eh bien, quand on aura un pape...

CAMILLE : Un pape ? Faudra attendre que la surface de la terre soit usée pour voir ça, ou que les poules volent de l'Amérique à l'Australie, ou que les poissons s'asseyent au soleil pour bronzer, jambes croisées... Et d'abord, qu'est-ce qu'on en aurait à faire d'avoir un pape ?

LISE : Et pourquoi pas ? L'Église est ouverte à tous...

FANNY : Moi, j'attends ça... J'imagine bien...

CAMILLE : Un autre pantin de toutes façons... *(Il se met à danser de façon grotesque)*

Poil, demi poil, quart de poil
je ne suis qu'une poupée de toile
poil, demi-poil, quart de poil
j'aimerais bien mettre les voiles...

FANNY : Il raconte n'importe quoi, ce n'est même pas cela, la chanson ! Moi, je la connais :

Poil, demi-poil, quart de poil
attention à la reprise
poil, demi poil, quart de poil
le monde ne tient qu'à un poil

(Ils se mettent à jouer tous les deux)

CAMILLE : « Eh, compère Maurice, quelles nouvelles du front ? Est-ce que la France se remet de la débâcle ? »

FANNY : « Enfant de garce ! Enfant de la patrie que vous êtes ! Ingrat ! Fils indigne de notre mère patrie ! »

CAMILLE : « Eh bien, compère Maurice, juste quelques nouvelles du front ! Aux grands combattants d'informer la piétaille ! »

FANNY : « La racaille, vous voulez dire ! Assis sur son bonda pendant que la patrie se défend ! Vaillance et résistance de la patrie ! Ah tonnerre ! »

CAMILLE : « Allons, compère Maurice, ne vous froissez pas ! Les poules comme nous ne vous valent pas ! Nous n'avons pas rang pour nettoyer la poussière de vos pieds ! »

FANNY : « Alors, fichez-moi la paix et laissez-moi à ma vaillance, à ma hardiesse pour la défense de nos lignes en détresse ! »

CAMILLE : « Compère Maurice, combien d'années sur années vous faudra-t-il pour comprendre que la guerre est finie ? »

FANNY : « Finie ? Les premières lignes reculent, l'ennemi avance, les tranchées tombent, les généraux sont repliés, ils ont lâché les gaz ! Je suffoque... je suffoque, ça brûle en dedans. Ah ! ce salaud enfonce une main dans ma poitrine ! Pas finie, de longues années encore, des masses de chair à écraser, plus d'âmes vives, de la viande, poil, demi poil, quart de poil, poil, le monde ne tient qu'à un poil ! »

LISE : C'est quoi, cette histoire ?

FANNY : On l'appelle le Gazé... Il nous faisait rire quand nous étions enfants...

LISE : Des couillons, vous étiez, est-ce qu'on rit de la folie des gens ? Est-ce qu'on se moque de la patrie, de l'église et consorts ? Il avait bien raison, votre gazé...

CAMILLE : Des pantins ! Tous des pantins et quand le fil se casse...

LISE : Assez ! Assez mal parlé de toutes choses de la sorte ! C'est l'amertume qui vous fait déparler !

CAMILLE : Et puis l'espoir aussi... qu'on soit plus soudés... comme aujourd'hui.

JUSTINE : Soudés ? Qui est soudé ici ? Ma mère et moi ? Votre sœur et moi ? Votre sœur et vous ? Ma mère et votre sœur, ou vous et ma mère ?

LISE : Elle n'a plus besoin d'être stimulée.

JUSTINE : Eh bien non, il suffisait d'un petit coup de chaud pour faire monter le lait...

FANNY : Tout se défait...

JUSTINE : On n'est pas soudés... on étouffe !

CAMILLE : • Camille, tu dois défendre tes sœurs, tu es l'homme de la famille. Camille, donne ta part de repas à Joséphine, elle est plus petite. Camille, construis-lui un cerf-volant. Camille, fais-lui une trottinette avec des roulements à bille. Le frère chéri, le seul homme de la maison, l'avocat de Papa. Papa dit que tu feras un avocat, un maître homme, maître des hommes, jamais l'homme du maître, les autres n'ont qu'à bien se tenir... • Est-ce que c'est étouffer ça, Justine ?

SILENCE

CAMILLE : Sortir de tout cela... s'extraire, s'arracher, s'émanciper de toute cette affection... Je me suis échappé dès que j'ai pu. Je me revois sur le bord de la route, à attendre l'autocar, toute la famille autour de moi, sauf le paternel qui n'a pas voulu venir. Toutes ces femmes, maman, Joséphine, Aliette, Fanny, tante Eulalie, tante Gabou, et cousine Anita... Je regardais et je me demandais comment il pouvait y avoir tant de femmes sur la terre... Est-ce qu'il n'y avait pas surchauffe dans la fabrique de femmes du bon dieu ? Est-ce que le vieux là-haut ne se rendait pas compte que quelqu'un s'était endormi sur la commande • Ève Répétez commande, répétez commande... J'aurais crié... j'allais crier même tandis qu'Eulalie lissait mon costume, qu'Anita vérifiait une dernière fois que j'avais bien emporté toute la farine de manioc dont elle m'avait lesté et que maman pleurait : • Pitite an mwen... pitite an mwen... • J'ai soufflé à l'arrivée du car, soufflé en m'installant dans mes six mètres carrés à Pointe-à-Pitre... Six mètres carrés... quand tu te retournes, tu fais tomber les cloisons... J'étais bien là, tout seul...

(On entend un tango... c'est Fanny qui chante... Camille et Justine dansent)

Tu t'en vas
tu es venu me dire adieu
tu t'en vas
tu pars et me laisse seule
je pleure je souffre
je suis à l'agonie
viens donc chéri me guérir
par un baiser de tes lèvres

reviendras-tu plus tard
ô ma douleur
pour guérir enfin
celle qui t'appartient ?

FANNY : Quand tu es parti, Camille, moi aussi, j'ai remarqué ces femmes... je ne m'étais pas posé de questions avant... Je me réveillais, papa était parti, tonton Étienne était en mer depuis longtemps et les cousins, je ne les voyais plus... Plus personne ne venait me chercher pour jouer au foot. Jusque-là, on m'avait acceptée parce que tu m'imposais aux buts, mais après ton départ je n'ai plus fait que des choses d'intérieur...

Quelquefois papa passait en milieu de matinée, et on lui faisait sentir qu'il salissait notre territoire bien lavé avec ses chaussures pleines de sable ou de boue... Ça nous énervait qu'il pisse sur le bord des W.-C. qu'on avait nettoyés à l'eau de Javel, mais on détestait le voir pisser contre la palissade, en face... Alors, un jour, je me suis aperçue qu'on ne le voyait plus qu'aux repas où on l'engueulait de toute façon parce qu'il rotait à table...

On n'entendait pas beaucoup sa voix et, toi, tu étais parti. J'ai convaincu maman qu'il fallait que j'aie t'aider et, moi aussi, je suis partie...

SILENCE

12.

LISE : Je suis fatiguée... lasse... J'ai les jambes qui se cassent à nouveau... et j'ai froid... Justine, viens me frotter les jambes... Ah, ça ne va pas recommencer, mon dieu !

CAMILLE : Je peux le faire. Donnez-moi quelque chose, du rhum ou bien de l'eau de Cologne.

JUSTINE : Du bay-rhum ! J'ai du bay-rhum !

LISE : Trop contente de se débarrasser de mes souffrances, ingrate ! Je veux que ce soit toi qui me frottes !

CAMILLE : Elle est fatiguée, la mère, fatiguée...

LISE : Fatiguée pour me frotter, pas pour se frotter sur vous !

CAMILLE : Je vous respecte trop, la mère, pour que vous disiez des choses comme ça !

LISE : Je suis seule maintenant... je vais finir seule, hein ? Vous voulez ma fille, avouez ! C'est pour cela que vous vous occupez de moi !

CAMILLE : Non, seulement parce que ça vous fera du bien...

LISE : Quelqu'un d'autre m'a demandé ma fille... avant vous... Il va revenir... Et alors...

CAMILLE : Je n'arrive pas à vous en vouloir.

LISE : Détestez-moi ! Ne me faites pas de bien... Détestez-moi et partez, avec votre sœur, vos mannequins, partez !

CAMILLE : Après la pluie, nous partirons. Vous ne voulez pas que l'eau nous emporte, tout de même ?

LISE : Et pourquoi pas ? Pourquoi je serais la seule à partir ?

13.

LA NARRATRICE : Qu'est-ce qu'il restait de chacun d'eux, après ce repas, pris en commun, j'ai du mal à imaginer qu'ils aient été encore entiers... Il me semble que la bulle dans laquelle ils se trouvaient avait gonflé, démesurément gonflé, et que le vent les charroyait, d'un bord à l'autre, tantôt du côté de l'affection, tantôt vers le besoin de se détruire. Justine n'avait pour se raccrocher à la réalité que des gestes précis, des tâches à prévoir, préparer, mettre en œuvre. Il fallait trouver moyen de surseoir à la destruction qui s'amorçait, rapprocher à nouveau les corps et les cœurs... Alors, elle installa des bardes sur le plancher, improvisa des couches distinctes dans des coins opposés de la pièce, et ils y prirent place, Justine près de sa mère, Fanny aux côtés de Camille, comme d'habitude, mais pour combien de temps encore ?

JUSTINE : Tu n'as plus froid ?

LISE : Un petit frisson encore... mais trois fois rien...

JUSTINE : Il faut te reposer, maintenant.

LISE : J'aurai des lunes et des lunes pour me reposer bientôt. Ah, ça, je vais dormir, pas besoin d'avoir peur !

JUSTINE : Tu vois les choses trop sombrement.

LISE : Je ne crois pas qu'il va naître un enfant de mon bas-ventre, tu sais, même si la douleur ressemble à celle de l'enfantement.

JUSTINE : Tu vas guérir...

LISE : C'est ce qu'il t'a dit le médecin ?

JUSTINE : Quel médecin ?

LISE : Je vous ai vus ! Je vous ai vus !

JUSTINE : Qu'est-ce que tu racontes ?

LISE : Ah, ne me fais pas passer pour folle ! Je vous ai vus... Il t'a fait signe pendant que je me rhabillais... à la dernière visite... Il t'a dit quelque chose... Un mouvement des lèvres que tu as compris... Quoi ?

JUSTINE : Mais rien.

LISE : Tu es repartie à son cabinet... Tu as pensé que tu m'avais trompée ! • Va devant... je vais faire une course •... Quelle course je me suis dit, quelle course ? Je t'ai suivie, tu es retournée chez ce médecin. Qu'est-ce qu'il a dit ?

JUSTINE : C'est à la matrice... C'est grave.

LISE : Tu savais que j'allais mourir... Tu le savais avant moi... Il t'a donné une longueur d'avance sur moi... C'est ce que vous croyez, du moins, mais moi, j'ai toujours su... Et tu n'as pas pleuré...

Tu ne sais pas pleurer, ça fait longtemps que tu ne pleures plus... Eh bien, pleurer ne servirait plus à rien, n'est-ce pas ? Moi, j'ai envie de pousser la fenêtre, d'ouvrir les portes, de descendre le morne en courant, de prendre la rue. Pour moi. Pour moi seule. Vivante ! Vivante ! Je suis jeune encore, n'est-ce pas ? Cinquante-quatre ans ! Je suis jeune... Pourquoi je n'aurais pas le droit d'atteindre 76 ans, comme ma mère ? Pourquoi moi ? Mais j'ai été trop impatiente, toujours... Tout le temps, trop de hâte, trop de colère. C'est la colère qui m'a arrêté le sang... Je me souviens... Je m'étais mise

en colère contre toi et j'ai frappé du pied...

JUSTINE : Non, cette fois-là, c'était contre ton fils adoré... celui qui est parti.

LISE : Non. Lui, ne m'a jamais rien fait de mal !

JUSTINE : C'est ce jour-là qu'il est parti... Il a perdu confiance... Moi, j'avais perdu confiance plus tôt... Chez ma marraine...

LISE : Ta marraine était une brave femme.

JUSTINE : Est-ce qu'elle savait que je n'étais qu'une enfant ?

LISE : Elle travaillait tellement.

JUSTINE : J'avais huit ans... Huit ans, et debout à quatre heures chaque matin.

LISE : La boulangerie, c'est dur... Un enfant de moins, ça m'aidait à tenir bon...

JUSTINE : Pourquoi moi ? Pourquoi pas mon frère ?

LISE : Il était plus jeune. Et je pensais qu'ils te mettraient à l'école...

JUSTINE : Elle cachait la nourriture, le pain, le chocolat dans de grandes boîtes en fer blanc qu'elle mettait au grenier... Les choses moisissaient, pourrissaient, mais je n'y avais pas droit... Je préparais les paniers de pain pour les marchandes, le matin, le pain brûlant et lourd. Je rangeais la maison, je changeais la vieille quand elle se lâchait et mon parrain, un soir... Heureusement, ma porte était fermée... J'ai crié...

LISE : Je t'ai reprise dès que j'ai su...

JUSTINE : Ah, tu savais, et tu ne m'en as jamais parlé ? C'est ça qu'il fallait « nettoyer », comme tu disais tout à l'heure... c'est ça !

LISE : Pas de reproches... pas maintenant... pas maintenant...

JUSTINE : Il a bien fait de ne pas revenir, l'autre, là... Il a bien fait de rester sur les mers...

LISE : Je veux que la mer me rende mon enfant !

14.

LA NARRATRICE : Du côté de Camille et Fanny, le calme était revenu... Fanny s'était enroulée tout contre son frère, bien au chaud. Elle aimait cela... Le nez dans son cou, une jambe par-dessus son corps, comme les enfants aiment à le faire dans leur sommeil. Camille, lui, se laissait faire et rêvait à voix basse...

CAMILLE : J'ai toujours rêvé d'avoir un commerce... cet atelier est trop petit... Moi, je veux bien que l'eau emporte tout et que l'assurance me rembourse... Avec cet argent-là, je ferais tout en plus grand, en plus... je ne sais pas comment dire... mais rien à voir avec ce petit atelier où l'on se marche sur les pieds... rien à voir... D'ailleurs, je changerais de quartier... j'irais au centre-ville... C'est ça... dans le mitan même de toute la vie commerciale et financière... Fini de jouer à la marge... augmenter ses marges... Tu as entendu le jeu de mots ? Tu as entendu ? On dirait que tu ne m'écoutes pas.

FANNY : Je suis en train de me demander quelle place tu me réserves... Je m'imagine bien assise sur un escabeau... surélevé... j'ai vu cela dans des magasins du centre... Les patrons sur un escabeau très haut, et qui regardent tout le mouvement de cette chose qu'ils ont créée... Ça doit commencer comme ça, la puissance...

CAMILLE : Il me faudrait des vendeuses qualifiées...

FANNY : Je me débrouille bien.

CAMILLE : Tu devrais voir Justine au travail... elle a une manière d'appâter la clientèle !

FANNY : Pas seulement la clientèle, apparemment...

CAMILLE : Je n'ai jamais caché qu'elle me plaisait.

FANNY : Mais je n'ai pas l'intention de me laisser chasser...

CAMILLE : Fanny, Fanny, qu'est-ce qui te passe par la tête ?

FANNY : Dis-moi ce que je deviendrai !

CAMILLE : Tu ne pleures tout de même pas... Ça c'est trop fort ! Arrête, c'est fatigant à la fin ! Ah j'étouffe parmi vous ! J'étouffe ! Mais qu'on me fiche la paix ! qu'on arrête de me serrer les graines de cette manière ! Tu me presses, tu me purges de tout ce que je contiens, lâche-moi ! Assez d'histoires tout le temps !

FANNY : Qui a fait entrer la discorde dans la famille ?

CAMILLE : Qui parle de discorde ?

FANNY : Moi ! Moi ! Moi, je parle de discorde ! Qui est parti le premier ? À tes côtés, on se sent toujours abandonné ! Tu es toujours en train de glisser doucement ailleurs... Mais je vais te fiche la paix ! Je vais retourner à la maison, dans ma campagne... D'ailleurs, j'ai l'impression que tout s'estompe dans ma mémoire... le visage de maman, sa démarche si légère : « Déplacez-vous comme si des oiseaux vous entouraient et qu'il ne fallait pas les effrayer... » Ses gestes tellement mesurés, comme si, d'un mouvement trop brusque, on pouvait renverser le monde... Tu as oublié cela, toi... la fragilité du monde... Tout pourrait s'écrouler au seul cri d'un homme... tout... Des trésors de patience, il nous faudrait pour prévenir cela... Toute la colère rentrée... mais on exploserait de l'intérieur... Avec toute cette violence au fond de nous... on exploserait de l'intérieur...

CAMILLE : Fanny, reviens te coucher !

FANNY : Je vais rentrer et les retrouver tous... Maman... Le gazé... Notre bon vieux gazé... Eh les poules ! vous êtes enfermées comme la volaille au fond du poulailler. Peur de l'eau ? peur du déchaînement des pluies, de la fureur de la mer, des coulées brutales des rivières ? Peur du feu des volcans ? Peur du vent des cyclones ? Peur des cadences-surprises de la terre ? Et pas peur du feu des canons ? Non ! Prendre pour des étoiles les roquettes qui éclatent dans le ciel ! Formidable feu d'artifice ? Se battre pour la patrie avec des étoiles mortes dans les yeux ! Le front se dégage mon caporal, le front se dégage mon lieutenant ! L'ennemi se saisit de ses guêtres et s'enfuit, parce que tandis qu'il se cachait dans sa peur, mon colonel, le nez dans son sommeil et dans ses rêves, nos troupes ont attaqué sur le front est : « Roulez les p'tits gars ! » Un carnage on a fait, un carnage, croix chien croix chat ! Ah par la partie la plus noble de ma mère, je veux dire par la... ne le dites pas, soldat Maurice, continuez votre rapport ! Un nuage de combattants, un entrechoquement de violences, une collision de campagnes, une continuité de barbaries... Du sang ! du sang ! des entrailles au soleil, des mares de sang encore plus belles qu'au cinéma, des pelures de peau carbonisées sur le sol, des révulsions d'yeux effrayés ! Du sang rouge, du bordeaux, du qui coagule, qui s'agglutine, le même partout, qui bouillonne encore, tout chaud, ou blanchit sous le givre... simple liquide... Ils ne savent pas faire la guerre simplement ! Moi, j'aurais fait

livrer à l'ennemi des pleins plats de Colombo bien relevé, cardamoné... J'aurais glissé des piments bien forts dans tout cela, et quand ils auraient terminé de bâfrer : la chiasse... courses dans les bois ! et tu les cueilles comme des goyaves bien mûres qui tombent de l'arbre quand tu les zingues d'un coup de pouce... Poil, demi-poil, quart de poil, le monde n'attend qu'un coup de pouce... Ma lanterne ! Ma lanterne s'est éteinte, c'est bien le moment !

LISE : On dirait qu'elle est débiellée, votre sœur, là... Faudrait voir à faire quelque chose... c'est pas la pluie qui fait ça, tout de même !

FANNY : Faut que j'aille chercher les mannequins dans la cuisine... Ils s'ennuient sûrement...

LISE : C'est bien ça, elle est sortie de son axe...

CAMILLE : Moi, je ne sais plus quoi faire...

LISE : Dites plutôt que vous pensez à autre chose et que ça vous occupe trop pour recentrer la grande sœur...

FANNY : Regardez, regardez... Vous ne trouvez pas qu'elle est belle, celle-ci ? Je vais lui mettre une robe de mariée...

LISE : Écoutez, petite, il faut vous calmer. C'est le mauvais temps qui vous terbolise la cervelle. Et puis l'enfermement. Tout ce que vous voyez là n'existe pas vraiment. C'est des idées qu'on se fait parce qu'on n'a rien pour nous distraire, mais ça va redevenir comme avant... dans peu de temps... La pluie va cesser, l'eau va descendre, et puis vous reprendrez votre petite vie tranquille, près de votre frère, moi, je retrouverai ma bonne vieille fenêtre. Ce qui aura changé, c'est que vous me ferez un petit signe de loin, puisque maintenant on se fréquente, hein ? Alors, calmez-vous et dormez un peu...

FANNY : Toute cette eau, ça me rappelle un mauvais rêve... Ça se passait au bord de la rivière, derrière chez nous... J'aimais beaucoup cette rivière... j'aimais y aller et, en sortant de l'eau très froide, m'asseoir sur les pierres brûlantes. C'est une sensation tellement forte, quand on sort de l'eau et qu'on sent la chaleur qui enveloppe le corps, qu'on frissonne encore un peu, et puis que la chaleur gagne l'intérieur du corps, et petit à petit, on est chaud dedans, chaud dehors, et c'est bon... Eh bien, dans mon rêve, il n'y avait aucun plaisir... Je n'aimais pas le contact des pierres au fond de la rivière, ni celui du limon, de la vase... Quelque chose m'a frôlée et j'ai crié, je suis tombée... Tout le monde se précipitait, Camille le premier, mais personne ne parvenait à me rattraper. Je voyais que j'allais me noyer et je n'arrivais pas à cesser de crier... J'ai l'impression d'être dans ce rêve-là...

LISE : Mais non... nous ne risquons rien, ici. Venez... allons dormir un peu.

15.

LA NARRATRICE : Peut-être que pour une fois Lise ne savait pas tout. Il y avait tellement d'imprévus dans cette histoire. Dormir pouvait paraître la solution la plus simple pour faire taire les angoisses de Fanny. Mais durant le sommeil, des pans entiers de la réalité échappent... Camille et Justine passeront plus tard des années à se demander ce qui s'était vraiment passé, à quel moment ils s'étaient retrouvés dans une maison qui allait finir par devenir une sorte de bateau qui voguerait vers les grandes eaux... Devenus un

vieux couple, ils se jetteront à la face des reproches : « Si tu n'avais pas dormi, elles n'auraient pas pu comploter toutes ces choses », « Et qui a eu l'idée d'installer des hardes », « Et puis qui a dit qu'il ne savait plus quoi faire, laissant ainsi toute la charge de sa sœur à sa mère ? Est-ce qu'il n'était pas évident que c'était bien la dernière chose à faire, laisser ces deux femmes attirées par la mort devenir des complices ? » Moi, je les observe de l'extérieur, et il me semble qu'en chacun s'est fait jour cette fatigue, cette lassitude qui fait qu'on a du mal à tendre la main pour retenir celui qui sombre. Ils avaient tous les deux besoin de solitude, de repos, besoin de couper la corde à ces deux ancrs qui avaient rouillé tout lentement, s'étaient fragilisées, affinées ici et là, prêtes à se rompre, mais qui gardaient encore la ressource de vous accrocher au fond des eaux, de vous y engloutir.

Au petit jour, ils se sont éveillés. Les deux femmes semblaient avoir passé la nuit l'une à côté de l'autre. Elles souriaient d'un air complice...

FANNY : J'avais rêvé de cela, Lise... Vous savez, les rêves, ça vous parle... d'abondance...

LISE : Ah, ça, c'est quand on rêve de riz...

FANNY : Et quand on rêve de viande ?

LISE : Oh, mortalité !

FANNY : Je croyais que c'était perdre ses dents qui évoquait la mort...

LISE : La viande aussi... et l'or... oui, couvert d'or, c'est mauvais signe.

FANNY : Ça je savais... Et quand on rêve d'eau ?

LISE : Claire ou sale ?

FANNY : Claire.

LISE : C'est bon signe.

FANNY : Et sale ?

LISE : C'est moins bon...

FANNY : J'ai rêvé de chiens...

LISE : Ennemis...

FANNY : J'ai cassé l'œuf dans l'eau, au jour de l'an...

LISE : Moi aussi...

FANNY : J'ai vu un bateau... départ.

LISE : Une église s'est brisée...

Une chanson très douce monte de quelque part :

Vêtue de jaune pour l'an nouveau
j'ai cassé l'œuf dans l'eau
j'ai vu se former un bateau
partir. Très loin partir...

vêtue de jaune pour l'an nouveau
j'ai cassé l'œuf dans l'eau
j'ai vu se briser une église
mourir. Déjà mourir...

16.

CAMILLE : Mais tout tangué, la maison file !

FANNY : Oui, quelque chose s'est défait... On a entendu...

LISE : Des bruits sourds, des objets s'entrechoquaient...

FANNY : Des cases ont été éventrées, leurs portes arrachées, et tout l'intérieur qui s'est vidé...

CAMILLE : Mais pourquoi n'avez-vous pas appelé ?

LISE : Vous dormiez si bien.

(Rires)

FANNY : Tous les deux... Tout se faisait deux par deux... vous dormiez, nous veillions...

CAMILLE : Qu'est-ce qui s'est passé ?

FANNY : Debout... il fallait rester debout... Tout tanguait et nous, nous étions droites, n'est-ce pas Lise ?

JUSTINE : Mais tout tangué, la maison file !

LISE : Ils parlent déjà pareil ! Mais c'est merveille !

JUSTINE : Qu'est-ce qui leur arrive ?

LISE : Renversement d'alliances... ou échange... d'alliances... comme on veut.

FANNY : La nuit est passée comme cela... pas une étoile dans le ciel... rien que cette blancheur rougeâtre des ciels de pluie... Et puis tout s'est mis à se défaire... et nous, pas bouger, pas protester, pas tanguer, pas se noyer...

CAMILLE : Mais qu'est-ce que tu racontes ?

FANNY : Des choses simples, des imaginations, des déambulations de la cervelle autour d'un frère qu'on avait vu plus grand et qui se révèle tout petit... Aïe, si on pouvait le rapetisser... d'une tisane, d'une formule, d'un geste, pour qu'il se voie vraiment...

LISE : Chacun pour soi... chacun sa vie... Vous deux, c'est fini, couché, à la niche ! On a compris qu'il fallait une idée formidable ? Autre chose, autre chose !

JUSTINE : Qu'est-ce qu'elles ont inventé ?

LISE : Des jeux, une nouvelle façon de vivre, plus gaiement, en apprenant à nous passer de vous.

FANNY : C'est Lise qui a eu l'idée...

LISE : C'était facile... Il suffisait de larguer les amarres, couper les mornes, se laisser glisser dans cet autre mouvement... accepter que les montagnes tombent...

CAMILLE : Qu'est-ce que vous avez fait ?

LISE : Rien... Il suffisait de se laisser aller... c'est pour cela qu'on ne vous a pas réveillés... vous vous seriez agités, vous auriez tenté d'arrêter le mouvement, vous auriez tout détruit, en raisonnant, en calculant, en agissant sur la terre, en vous y plantant d'une manière quelconque... Vous auriez empalé notre barque quelque part... Comment prévoir vos réactions?... Et nous n'aurions pas pu flotter de cette manière...

JUSTINE : On pourrait presque s'y faire, à cette vie mouvante.

CAMILLE : Et si la maison ne s'arrêtait jamais ?

FANNY : Il faudrait qu'elle soit plus légère pour voguer librement...

LISE : On se débarrasserait de tout ce qui encombre.

FANNY : L'armoire, pour commencer...

LISE : L'armoire, oui, l'armoire... vidons l'armoire et jetons-la au fleuve !

CAMILLE : Je refuse d'abandonner...

FANNY : Des abandons successifs...

LISE : Justine, joins-toi à nous... aide-moi à vider cette armoire ! Ah, mais c'est que ça chaloupe !

JUSTINE : Regarde, je commence par tes robes...

LISE : Ah, cette vieille robe-là ! Comment, j'ai gardé ça ?

JUSTINE : Tu disais que c'était l'un de tes plus beaux souvenirs...

LISE : Assez de souvenirs et de retours en arrière, assez de commémorer des vieilles choses. Il me reste si peu de temps pour revivre...

JUSTINE : Alors, on jette au fleuve ?

LISE : Non, pas encore, celle-ci, tu la jetteras plus tard. Mais ça oui, et puis ça aussi, et puis ça encore !

CAMILLE : Mais arrêtez, quand la pluie cessera, vous allez regretter d'...

17.

JUSTINE : La pluie ne s'arrêtera plus Camille.

CAMILLE : Mais qu'est-ce qui nous arrive là, et l'atelier, et les gens ?

JUSTINE : C'est un mouvement qui nous libère de nos attaches

LISE : Ah, se débarrasser de toutes ces vieilleries !

FANNY : La mairie, la sécurité sociale, les caisses de retraite, j'ai fait toutes les démarches...

LISE : J'ai trop enjolivé le passé.

JUSTINE : C'est un emportement.

FANNY : C'était entre lui et moi.

CAMILLE : On peut en avoir rêvé, mais quand c'est à la porte, l'angoisse vous saisit, forcément...

LISE : Je me demande à quel moment on brouille les souvenirs...

FANNY : On vivait là tous les deux, comme ça, tranquillement...

CAMILLE : Non, ce n'est pas tout à fait la même chose, j'avais des rêves plus modestes...

JUSTINE : Nous ne sommes pas la seule case à filer...

CAMILLE : Une devanture clinquante sur la rue...

FANNY : Lui, il prenait les mesures, taillait, moi, je cousais, piquais...

LISE : C'est vrai, toutes ces histoires qu'on embellit pour ne pas voir la crasse du quotidien...

JUSTINE : Toute la vieille ville descend vers la mer...

FANNY : Et ça roulait bien comme ça...

CAMILLE : Je ne demandais pas mieux, moi, et puis un jour, d'autres boutiques, j'aurais eu une chaîne de boutiques...

LISE : On devient comme un disque rayé, on reprend la même phrase indéfiniment, et des principes...

JUSTINE : L'ancien et le nouveau accumulés...

CAMILLE : J'aurais marché la tête haute dans la ville...

LISE : J'ai relevé la tête et voilà qu'il était devant moi...

FANNY : Pas besoin de s'inquiéter...

JUSTINE : Du passé... de la sciure de bois...

JUSTINE : Regardez, nous arrivons au centre de la ville...

CAMILLE : J'aime le mouvement de cette ville...

LISE : Son costume blanc me cachait le soleil...

FANNY : Artisan... Ils m'ont tout expliqué à la caisse...

CAMILLE : J'aime ce va-et-vient de gens, tous ces commerces, les bruits, les odeurs...

FANNY : Artisan... On cotise comme profession libérale, quoi !

JUSTINE : Là aussi tout change...

LISE : « Madame Lise », j'ai été surprise par le son de sa voix...

CAMILLE : Être seul sur le port et que quelqu'un me parle d'une voix forte, amicale, presque complice.

LISE : J'ai regardé ses yeux bruns, sa tête déjà blanche...

FANNY : J'avais rempli tous les papiers...

JUSTINE : Même le béton n'est pas épargné, l'eau s'infiltre partout...

LISE : Son air embarrassé, son chapeau à la main...

CAMILLE : Quelqu'un que je ne reverrai jamais...

FANNY : Cotiser pour lui, moi, sécurité sociale, retraite, mutuelle...

JUSTINE : Les murs s'écartent, les planches craquent, c'est incroyable !

Camille s'arrête et écoute Fanny

Justine se tait et écoute Lise

FANNY : Une bonne petite vie on allait avoir...

LISE : J'ai vu un homme âgé, hésitant...

FANNY : Maintenant et plus tard...

LISE : Nous nous étions déjà croisés...

FANNY : Un terrain, une maison et puis vieillir ensemble...

LISE : Jamais il ne m'avait parlé...

FANNY : Ses histoires drôles, nos fâcheries, des petites disputes...

LISE : Sa voix douce encore : « Madame Lise, donnez-moi votre fille. »

FANNY : Mais rien de grave, rien...

LISE : « La prendrez-vous dans l'ombre ou la lumière ? »

FANNY : Mais voilà... tout s'est arrêté... Oui... Et puis voilà...

LISE : Je me suis détournée et je l'ai quitté là... (*regardant Justine*) En chemin, je me suis rappelé qu'il n'avait pas respecté la tradition de l'eau sur l'hostie avant toute parole...

JUSTINE : Et mon sort s'est joué là-dessus ?

LISE : Il était vieux, Justine, tu venais comme une sucrerie sur ses vieux jours... Je portais cette robe, ce jour-là... Il aurait pu vouloir ma main... je n'étais pas si mal...

JUSTINE : Alors, cette robe, on la jette à l'eau ?

LISE : Je ne suis pas prête. Attends encore un peu...

FANNY : Mettons-la sur un de nos mannequins... autant que ça serve...

JUSTINE : Bonne idée... c'est notre monde maintenant, on peut l'habiller comme on veut.

CAMILLE : J'aimerais descendre...

FANNY : Eh bien, plonge !

CAMILLE : Tu veux que je me noie ?

FANNY : Je me fiche bien que tu te noies !

CAMILLE : Ah, on ne peut jamais avoir la paix !

JUSTINE : Pourquoi voulez-vous descendre, Camille ?

CAMILLE : Toute cette eau me retourne l'estomac.

JUSTINE : Seulement l'eau, Camille ?

CAMILLE : Je n'aime pas toute cette tension. J'en ai assez des tensions, j'en ai assez de tout ce qui se dit ici !

JUSTINE : Si vous faisiez un seul pas de côté, Camille, vous verriez les choses autrement...

Qu'est-ce qui vous pèse ? Les tissus ? Regardez, je les jette ! Cette valise que vous avez apportée avec vous ? Voyons ce qu'elle cache... Des photos ? Ah, votre mère, le père et qui d'autre ? Joséphine et Aliette ? Je vous ai entendu dire qu'ils vous pesaient également... jetons ! Mais qu'est-ce que c'est que cela ? Oh, de la terre, terre de Bouillante... Mais quel symbole ! On jette ! Tout cela vous attache...

Lise et Fanny rient comme des folles

JUSTINE : Et que nous reste-t-il ? Où est le superflu ? Des boîtes dans lesquelles tout s'entasse, des cahiers, des pages et des pages de désirs, d'attentes, de rêves éveillés. Jetez, Camille, jetez !

FANNY : Oui, qu'il ne reste plus rien.

LISE : C'est le tour de l'armoire, maintenant. Oh, qu'est-ce qu'on accumule, des sacs à main, des draps, des nappes, des serviettes de toilette, des photos, des vieux chapeaux, des gants de communion, des chapelets, la religion on se dit que ça peut toujours servir...

FANNY : Et puis ça vous encombre...

JUSTINE : Regardez, on atteint presque le bord de mer !

LISE : Je suis prête maintenant...

FANNY : Moi aussi. Camille, fais-nous un déguisement...

CAMILLE : Pourquoi un déguisement ?

FANNY : Pour aborder cette autre vie en étant neuve, toute neuve...

LISE : On n'a pas besoin de lui. Tenez, j'enfile ma robe blanche...

FANNY : Et moi la noire... Oui, celle-ci... J'ai envie de danser...

LISE : Justine va nous chanter quelque chose. On va danser ensemble, non ? Justine, un tango, tu chantes tellement bien les tangos.

CAMILLE : Elles sont folles !

LISE : Vite, Justine, on arrive à la mer ! celle de l'âme !

JUSTINE :
 Mon âme s'habitue
 ah qu'on la fouette
 qu'on la meurtrisse
 mon âme s'habitue
 ah qu'on l'éveille
 car elle se scelle
 à détourner les yeux

LISE : J'ai mal... qu'est-ce que j'ai mal à nouveau...

FANNY : Ça ira... tout cela se termine maintenant.

JUSTINE : Ça y est, on atteint la mer...

CAMILLE : Mais tout va se briser...

LISE : Partons maintenant.

Noir

18.

LA NARRATRICE : Les derniers mots connus de Lise sont ceux-là : « Partons maintenant », j'en atteste. Peut-être que Fanny aura murmuré « oui », mais personne ne l'a entendue... Même pas moi. Peut-être qu'à la dernière seconde, elle aura eu peur, parce que dans le fond elle avait moins à perdre que Lise... et puis qui sait ? Camille et Justine se sont retrouvés tous les deux, en pleine mer, dans cette maison qui flottait, étrangement flottait sur l'eau, se laissait porter par le mouvement des vagues... On connaît peu d'histoires de maisons qui flottent avec une telle facilité. On pourrait croire que je raconte des contes à dormir debout... Mais non. L'île en son entier avait été emportée... Alors, on peut croire que c'est ce morne qui perdurait, jetai sa crête au-dessus des eaux, tandis que par le fond gisait le socle de l'île. Voilà à quoi ont toujours servi les mornes, se préserver des eaux troubles. Oui, prendre un morne, c'est prendre liberté, se mettre en sentinelle, se retrouver dans une autre vie, un autre rythme. Prendre les mornes, c'est garder la liberté du vent, la fraîcheur de la brise. Ils étaient, nos deux survivants, en plein milieu des mers et Camille, sans se douter qu'il portait le pays sous ses pieds, demandait à Justine...

CAMILLE : Justine, est-ce que vous aimiez ce pays ?

JUSTINE : Oui... violemment...

CAMILLE : Pourquoi ont-elles souhaité qu'il s'en aille de cette manière, à vau-l'eau ?

JUSTINE : Je n'en sais rien, Camille... Je ne sais rien.

CAMILLE : Est-ce qu'elles vous manquent ?

JUSTINE : Je ne sais pas encore... Pour l'instant, je ne comprends rien, je ne ressens rien...
Je ne sais même pas pourquoi je me suis faite complice de cette folie.

CAMILLE : C'est une affaire étrange...

(Silence)

CAMILLE : Me voilà comme un pêcheur, en pleine mer, après tout ! Comme tous mes cousins... On n'échappe pas à son destin... Il ne me manque plus que les filets, les hameçons, le crin... Moi qui avais dit non à tout cela, les départs au matin, la morsure du sel et du soleil sur la peau, le dessèchement de l'air salin, les retours en pleine matinée, et tous ces gens qui vous attendent déjà sur la plage, vont se battre pour un kilo de poisson qu'ils vous paieront plus tard... Les après-midi calmes à vérifier les nasses, les filets...

JUSTINE : Nous sommes loin de tout cela, Camille, on ne retournera pas sur une plage qui n'existe plus... C'est étrange, j'avais déjà pensé à cela...

CAMILLE : À quoi ?

JUSTINE : J'avais imaginé qu'un jour je m'en allais, et qu'à mon retour il n'y avait plus rien... que la mer et pas une île à l'horizon, rien que la mer et quelques souvenirs... Ça m'effrayait complètement... Dans mon ventre, c'était comme si on m'avait arraché quelque chose... Je redoutais cela et pourtant j'ai tellement, tellement rêvé d'ailleurs.

CAMILLE : Mais pourquoi ?

JUSTINE : Assez, j'en avais assez de manquer d'horizon...

CAMILLE : Est-ce qu'il n'aurait pas suffi de déplacer l'armoire qui obstruait la fenêtre ?

JUSTINE : Je n'arrêtais pas de me dire que je partirais, que j'économiserais sou à sou, et qu'un jour, je prendrais le bateau... celui qui arrivait au petit jour, dans mon enfance... qui dévorait toute la Darse tellement il était immense...

CAMILLE : Et vous dites que vous aimiez ce pays ?

JUSTINE : Oui... assurément, oui... Tout ce qui s'y passait me passionnait... quand j'y avais accès... le bon et le moins bon... J'aimais le mouvement des gens dans les rues, leur manière de se parler, de se héler, j'aimais leur colère quand ils se sentaient injustement traités, leur rage à ne pas laisser recommencer les vieilles hontes... et les silences... J'aimais leurs silences... Cette manière de voir les turpitudes et de ne rien dire, en attendant le bon moment pour dire non... Ce que l'on prend pour de l'indifférence ou bien du fatalisme... tellement de choses m'auraient manqué...

CAMILLE : Alors, pourquoi rêver d'ailleurs dans ce cas ?

JUSTINE : Je ne sais pas... ça me paraissait presque inévitable... injuste, mais inévitable...

CAMILLE : Justine, comment pouvez-vous dire que vous aimez, avec un tel désir d'absence ? Si vous pouviez aimer, avec des mots qui mordent, avec la rage dans le corps... et pas de cette manière absente et résignée... cette trop grande pudeur... ces incertitudes... comme si tout n'était que du hasard et jamais désiré... comme si nous ne voulions pas de notre vie ou que l'on attendait toujours que la fin se manifeste... en toutes choses ? Justine, si vous viviez à mes côtés, garderiez-vous au fond de vous l'espoir de me quitter ?

JUSTINE : Nous voilà à nouveau prisonniers... en un sens.

Noir sur la case en pleine mer...

LA NARRATRICE : *C'est ainsi... J'ai tout voulu changer... Je ne les ai pas connus ensemble... Je ne les ai pas vus s'avachir dans un fauteuil, devant une télévision flambant neuve dans une case délabrée... Je ne les ai pas entendus se disputer, se reprocher le passé, les responsabilités diffuses tout au long de leur vie... Je n'ai pas vu naître leurs enfants, quoi que je pense qu'ils en auront eu... Huit ou dix, à ce que j'imagine... On m'a récemment raconté que le pays a failli être emporté par des pluies diluviennes que les services de la météo n'avaient pas su prévoir... ou éviter... Je suis certaine qu'à la météo, on rêve de pouvoir détourner les pluies et les cyclones... Il paraît que... mais bref, il s'est mis à pleuvoir d'un seul coup, m'a-t-on dit, et les uns et les autres se sont trouvés prisonniers de cette eau qui dévalait à toute allure sur les grands axes, les autoroutes, les nationales et les traces parmi les champs de canne de Perrin... C'est comme ça que Camille et Justine ont disparu, et Lise, et Fanny, on ne les a pas retrouvés... J'ai pensé à cet homme qui avait laissé sa voiture grande ouverte et qui était parti, en laissant ses lunettes sur le tableau de bord... Personne ne sait ce qu'il est devenu... Et à cette jeune femme qu'on a aperçue un soir, au bord de la route, au Lamentin, et qui n'est jamais réapparue... Et je me suis dit : « Ah, ma foi, si les zombies n'existent plus à cause des grandes lampes qui éclairent les chemins, peut-être que les esprits divaguent... peut-être que les corps s'évadent... peut-être que les amarres sont trop vagues... »*

FIN

Gerty Dambury est née en 1957, à Pointe-à-Pitre. Elle a passé sa petite enfance en Guadeloupe et son adolescence à Montreuil et Paris. Elle a poursuivi des études de langues (anglais, arabe) à Vincennes, tout en s'exerçant à des pratiques théâtrales. Elle est allée enseigner l'anglais en Guadeloupe de 1980 à 1998, puis est retournée à Paris avec ses deux enfants (nés en 1983 et en 1984). Dès 1981 elle a commencé à écrire pour la scène et à créer des pièces en français, en créole ou bilingues. Au cours des années 1990, des ateliers et des résidences d'écriture ont favorisé l'épanouissement de son œuvre, désormais remarquée. Sa pièce la plus connue, Lettres indiennes, a été créée à Avignon en 1996, et à New York en 1997.